

« Mon bébé ne supporte plus le moindre changement »: les tout-petits sont-ils les grands oubliés de la crise ?

Si le mal-être des adultes, des étudiants en particulier, provoqué par la pandémie est désormais bien documenté, l'impact d'une année de Covid sur les enfants de 0 à 5 ans est mal connu. En l'absence d'étude officielle, quelques professionnels se mobilisent pour alerter sur les troubles et les difficultés d'apprentissage déjà bien visibles

Par Bérénice Rocfort-Giovanni

Publié le 10 avril 2021 à 17h00


Mis à jour le 11 avril 2021 à 12h01

Temps de lecture 7 min



Offrir cet article

Eliott*, 10 mois, hurle, tremble de peur chaque fois que la directrice de la crèche enlève son masque. Saul, 16 mois, ne supporte plus de passer une nuit hors de chez lui. Jeanne et Hugo, des jumeaux de 22 mois, essaient systématiquement d'arracher le masque de leur mère quand elle vient les chercher le soir. Ils n'ont, pour certains, pas encore l'âge de parler, mais subissent déjà un contexte hautement anxiogène. Alors que les étudiants s'enfoncent dans la dépression et que l'exécutif n'a qu'une obsession,

garder les écoles ouvertes, qui se soucie des dommages collatéraux de l'épidémie sur les tout-petits? En l'absence d'étude de grande ampleur chez les 0-5 ans, difficile de les évaluer avec précision, mais, partout, des signaux d'alerte s'allument. 

Mars 2020. Le pays entier est mis sous cloche. Pour les parents qui ne souffrent pas de contraintes matérielles importantes, la joie est immense, au départ, de retrouver leur bambin. Finis les « largages » en catastrophe le matin chez la nounou ou à la crèche, où les petits passent en moyenne 40 heures par semaine. « *Mon bébé a très bien vécu le premier confinement et moi-même j'étais aux anges de passer du temps avec lui car j'étais en arrêt garde d'enfant, se souvient Léa, 27 ans, la mère de Saul, employée dans l'événementiel à Rennes. Malgré le contexte stressant, c'était une parenthèse sympa, personne n'était malade autour de moi, on passait beaucoup de temps en famille.* »

Multiplication des signaux d'alerte

Au premier déconfinement pourtant, les choses se gâtent. « *Mon enfant n'avait vu personne d'autre que ses parents pendant deux mois, alors chaque fois qu'il rencontrait une nouvelle personne, il était terrorisé.* » Et depuis, plus moyen de quitter la maison, même le temps d'un week-end. « *Le moindre changement, il ne le supporte pas. Il crie, se met dans des états de rage.* » A Noël, la famille a carrément dû écourter ses vacances dans le Nord, chez les grands-parents : « *Saul était beaucoup trop agité, la nuit, il ne dormait pas, il avait de gros chagrins.* »

Personnel masqué, échanges chronométrés avec les parents : il a fallu aussi composer avec des lieux d'accueil où tout avait changé. « *Mes enfants ont fait leur entrée en crèche en mai 2020, et pendant des mois, je n'ai pas connu leur univers, je n'ai pas eu le droit d'entrer dans leur pièce de vie* », regrette Isabelle, 40 ans, la mère de Jeanne et Hugo. « *Avant, les parents se retrouvaient le soir, la sortie de la crèche était un lieu de convivialité. On organisait aussi des cafés avec eux, raconte Lucie Robert, auxiliaire de puériculture à Châlon-sur-Saône et cosecrétaire du SNPPE (Syndicat national des professionnel.le.s de la petite enfance). Tout ça, c'est terminé. On a l'impression de revenir en arrière. On n'est plus un lieu d'accueil, mais simplement un mode de garde. L'ambiance est pesante, les enfants le ressentent forcément.* »

Ces articles peuvent également vous intéresser

« Dans la bouche d'une fille », le livre qui déconstruit le sexisme ambiant

Avorter aujourd'hui en France : « Ne revenez pas me dire que vous ne pouvez plus tomber enceinte ! »


Protocole sanitaire oblige, les activités se sont réduites comme peau de chagrin. « *Il y a beaucoup moins d'interactions avec l'extérieur*, déplore Marine Beaumer, psychologue auprès de différentes structures d'accueil à Paris, *ce qui rend le travail en crèche plus routinier.* »



L'épineuse question du masque

Fin septembre, les règles se sont encore durcies. Le masque, qui n'était alors obligatoire qu'en présence des parents, le devient avec les enfants. Très vite, les professionnels observent d'inquiétants changements. « *Les enfants babillaient moins, il y avait aussi moins d'échanges, de sourires* », raconte Marie-Paule Thollon Behar, psychologue. Alarmée par ce qu'elle entendait, cette spécialiste du développement a pris l'initiative de conduire bénévolement, avec trois collègues, la première étude en France sur les effets du port du masque dans les lieux d'accueil (1). Quelque 600 auxiliaires de puériculture et éducatrices (ce sont majoritairement des femmes qui s'occupent d'enfants en bas âge) ont répondu à un questionnaire en ligne. Elles rapportent toutes les mêmes difficultés : au quotidien, le masque perturbe en profondeur les relations.

« *En présence de plusieurs adultes qui portent un masque, l'enfant n'identifie pas toujours celui qui lui parle*, détaille Marie-Paule Thollon Behar. *Les enfants ont du mal à comprendre les consignes. Par exemple, si on dit à un petit 'arrête de taper ton copain', il ne va pas forcément réagir car il n'a pas face à lui le support émotionnel que procure l'ensemble du visage. De manière générale, les enfants intègrent moins bien les messages qui leur sont adressés car ils ont aussi besoin d'indices visuels.* » Ces femmes remarquent aussi que leur « public » a davantage tendance à décrocher

lorsqu'elles lisent des histoires ou chantent des comptines. Un cercle vicieux s'installe alors. **L'OPS** Par fatigue ou lassitude, elles finissent par écourter ces moments, pourtant  ciaux dans une période de neurodéveloppement intense. « *Chez les tout-petits, c'est la qualité des échanges qui conditionne l'attachement "sécure" (c'est-à-dire en sécurité), insiste la professeure Florence Askenazy, pédopsychiatre à l'hôpital Lenval à Nice. Il faudrait avoir une vigilance accrue pour cette population trop souvent mise de côté qu'est la petite enfance préverbiale. On a l'impression qu'ils peuvent tout supporter. Ce n'est pas vrai. »*

A force de pétitions, les professionnels obtiennent à l'automne des masques inclusifs (transparents et qui laissent voir la bouche), mais ils n'offrent qu'un piètre palliatif. Inconfortables, ils se couvrent de buée en un rien de temps et font peur aux enfants à cause de la bande de tissu qui coupe le visage en deux. « *Notre rôle est de répondre aux besoins fondamentaux des enfants. En gardant le masque, on devient presque maltraitant, se désole Lucie Robert. Une génération entière va se construire avec des humains à moitié de visage. Nous, on n'a pas été élevés comme ça. Les décisions sanitaires ne prennent pas en compte le bien-être des enfants, c'est ce qui me dérange le plus* ». Les professionnelles l'avouent, elles tombent presque toutes le masque quand elles sentent que l'enfant a besoin d'une attention particulière, lors des repas par exemple.

Des maternelles devenues des forteresses

L'entrée en maternelle, où l'apprentissage du langage se poursuit, ne marque pas la fin des contraintes, loin s'en faut. Le masque continue d'être obligatoire pour les adultes, même en extérieur. Et là encore, la fatigue s'installe lorsqu'il s'agit de parler longtemps ou de chanter. « *On voit bien que certains ne nous regardent pas quand on s'adresse à eux* », soupire une institutrice en petite section dans les Hauts-de-Seine. Isabelle Danyrole, directrice d'école maternelle dans le 12^e arrondissement à Paris, tempère toutefois ces inquiétudes : « *quand la maîtresse travaille la phonologie (l'étude des sons d'une langue), elle ne doit pas hésiter pas à baisser le masque si elle sent que l'enfant ne comprend pas bien. Et puis l'attention peut se capter autrement. L'impact du masque est largement diminué car de manière inconsciente, on essaye de faire passer les émotions autrement, avec tout notre corps. Les enseignants sont capables de trouver des solutions pour que l'école reste bienveillante.* »

Reste qu'au fil du temps, l'empilement de restrictions a transformé les maternelles en forteresses. « *En cinq mois, l'école a changé trois fois d'entrée, rapporte Claire, 32 ans, la mère d'Eliott, 10 mois et d'Isaac, 3 ans. A la fin, Isaac ne savait plus où se diriger, c'était devenu une source d'angoisse.* » Le petit garçon supporte mal les règles, comme par exemple de devoir faire la queue plusieurs fois par jour pour se laver les mains. « *Il*

chahute dans le couloir et se fait ensuite punir, il ne comprend pas pourquoi. A l'école, on me parle beaucoup de son comportement turbulent. Moi, je rappelle à chaque fois le contexte : il n'a plus d'activités sportives extrascolaires pour se défouler, par exemple. Depuis le début de la pandémie, il est très affecté au niveau émotionnel, il fait beaucoup de cauchemars, on a dû mettre en place tout un rituel, il ne dort qu'entouré d'une multitude de veilleuses. »

Quelles traces laisseront ces mois - bientôt des années - si éprouvants sur des cerveaux en construction ? Nul ne le sait encore. « Il faudrait quatre ou cinq ans de recul et pour le moment, il n'existe même pas de base de données nationale pour mener une étude », regrette la Professeure Florence Askenazy. Les spécialistes redoutent d'ores et déjà un creusement des inégalités. Un tel environnement dégradé pourrait bien affecter, en premier lieu, les plus vulnérables : les enfants autistes, ceux qui grandissent en pouponnière avec du personnel masqué 24 heures/24, ceux dont les parents ne compensent pas avec des échanges de qualité à la maison, ceux dont les familles ne sont pas francophones... Mais la psychologue Marine Beaumer veut le croire, « cela peut aussi être une force d'avoir vécu cette crise. Etre confronté à des événements difficiles aide à grandir. Au final, les enfants auront trouvé les ressources et vu qu'on pouvait continuer à vivre. Comme les enfants nés pendant la guerre. »

* Certains prénoms ont été modifiés

1. Etude conduite avec Anna Tcherkassof, chercheuse en psychologie sociale sur la communication émotionnelle non verbale à l'université Grenoble-Alpes, Monique Busquet, psychomotricienne-formatrice et Marie-Hélène Hurtig, puéricultrice et formatrice, après diffusion d'un questionnaire sur le site « Les pros de la petite enfance »

Béréenice Rocfort-Giovanni



Vous avez aimé cet article ?

Offrez-le à un ami

Offrir

Contenus sponsorisés par Outbrain |